



## DU MÊME AUTEUR

***Louise va encore sortir ce soir***

Médiapop éditions, 2020

***Nos futurs***

Le Mot et le Reste, 2014

***Jacques Brel***

Librio, 2002

***L'Amérique***

L'Olivier, 1998

***Sur le rock***

L'Olivier, 1996

***Trompe l'œil***

Philippe Olivier, 1990

***Le Fil à couper le souffle***

Balland, 1988

# Le carnet vert

# **Le carnet vert**

## Morceaux d'un répertoire

François Gorin

J'ai gardé, dans le tiroir d'un secrétaire qui me suit à chaque déménagement depuis l'adolescence, un petit carnet vert de type répertoire. Ce genre d'objet était pratique et courant au temps où il fallait noter les noms et numéros de téléphone des personnes qu'on était susceptible de joindre. Aujourd'hui l'appareil servant à téléphoner tient dans la poche et s'en souvient pour nous. Il contient une liste de contacts et offre toute facilité pour l'augmenter, l'entretenir, la modifier, bref, la *gérer*. Le simple fait, jadis banal, de retenir un numéro n'a plus la moindre raison d'être. La mémoire d'une puce économise papier et stylo.

Ce carnet est donc une relique. Privé de sa couverture, sa couleur verte n'étant plus qu'un souvenir, je le conserve dans un porte-cartes noir en matière plastique souple imitant mal le cuir. Si je l'en sors, il menace de s'effiloche entre mes doigts. Momie d'un temps révolu. Ce carnet est une loque, des feuilles s'en détachent, les premières et les dernières. Vulnérables aux déchirures, elles ont été scotchées en plusieurs endroits. Sur les pages d'un format usuel, 9 x 14 cm, les petits carreaux sont souvent

estompés. La plupart des noms et numéros sont inscrits à l'encre noire, certains en bleu, de très rares en vert, une exception en rouge (n'en rien déduire). L'écriture change et il y a partout des ratures, qu'elles couvrent le numéro seul, remplacé par un autre (puis parfois un troisième), ou l'ensemble nom-numéro, ce qui paraît plus cruel, mais cette radiation s'applique davantage aux coordonnées d'un plombier, tombées en désuétude, qu'à celles d'un ami en disgrâce.

Noms et numéros sont ici ou là complétés par une adresse, un numéro de fax. C'était avant les e-mails. Je me souviens d'avoir rempli plus tard, au net, un répertoire téléphonique plus mince, de ceux qui venaient parfois avec les agendas annuels, et d'y avoir consigné des adresses électroniques. Je ne m'en suis jamais servi.

Un survol du contenu de mon vieux carnet vert permet de dater en gros la période où il me fut utile, quand je le trimballais un peu partout : les années 1985 à 2000 – certains indices me paraissent ultérieurs à cette dernière date mais ils m'étonnent, je les vois plus comme un souci pathétique, en le gratifiant d'une dernière mise à jour, de ne pas laisser tomber définitivement un auxiliaire épuisé.

Dans le détail, on y trouve pêle-mêle ami(e)s proches et relations professionnelles, organismes divers et médecins, artisans et restaurants, plus quelques noms prestigieux dont le contact, donné dans telle circonstance particulière, se périssait aussitôt. Les numéros de portable en 06 sont minoritaires, ou viennent en rajout,

l'essentiel du corpus s'étant constitué avant le milieu des années 1990.

Ce fouillis graphique indescriptible aligne ainsi les noms de fidèles compagnons de trente ans avec ceux qu'il me faut faire un effort – parfois vain – pour associer à un visage, une voix, un moment de ma vie. Puis il y a le territoire du milieu, la zone grise de ce carnet vert : les pas vraiment connus, les un peu fréquentés, les passants, les jamais revus depuis, ou il y a assez longtemps pour que d'éventuels retrouvailles ou hasards n'aient pu les arracher à leur existence figée dans ce pauvre répertoire.

Certaines pages, en plus de l'outrage des ans et de la diverse qualité des encres, ont subi des invasions liquides et celles-ci font des nuages bleutés, des marges violacées, des colonnes d'une fumée de papier où se perdent chiffres et caractères quand j'ai omis de les retracer par-dessus. Je me le rappelle maintenant, le carnet vert était contenu dans une sacoche qu'on m'a volée un jour dans un train gare de Lyon, quelques minutes avant le départ. La forme du sac désignait un peu trop évidemment l'ordinateur portable qu'il renfermait, et la promptitude du voleur a fait le reste. Deux ou trois semaines après, aux objets trouvés, ce superbe temple de la perte aux boiseries surannées, situé rue des Morillons, on m'a restitué les bricoles qui dans la sacoche n'avaient pas intéressé cette habile personne : ma carte d'identité et, ô joie, ô soulagement, le carnet vert. C'est sans doute sur un quai de gare qu'il a perdu sa couverture, et traîné dans une

flaque d'eau. La couverture à demi déchirée portait une trace de semelle. J'avais plusieurs fois failli le jeter mais j'ai compris là que je n'en ferais rien.

Quand je le parcours aujourd'hui, ce sont ces noms de la « zone grise » qui échappent à l'oubli comme à la permanence et me sautent à la figure. Le carnet était donc aussi à mon insu un pense-bête : le seul endroit où, en dehors de ma mémoire qui a ses défauts et ses trous, ces noms-là étaient inscrits. Celles ou ceux qui les portent sont encore parfois présents à mon esprit. D'autres au contraire dorment à l'abri de mes pensées et ne se réveillent que sous mes yeux. La hiérarchie que cela crée entre ces noms est virtuelle, fluctuante, aléatoire. Ils excitent encore l'envie ou le regret, la curiosité ou l'amusement.

Ma liste a été constituée de façon quasi aléatoire. L'anonymat des élu(e)s sera respecté, seule étant indiquée, comme sur l'encoche imprimée du carnet d'origine, l'initiale du nom propre.

## A

Tu avais un air phénicien. Je ne saurais être plus explicite à ce sujet. Il est possible que cette impression me vienne d'un personnage d'Astérix, plutôt que d'un tableau vu dans un musée au Caire – je suis bien allé une fois au Caire, mais dans un musée ? Tu étais un oiseau qui ne s'envole pas. Sans doute pas fait pour les nuages. La tête en alerte et gardant une espèce de fixité inquiète. Il fallait parer à l'imminence d'une menace et tu semblais toujours de bonne humeur. Je te revois surtout de profil. Le nez coupant, l'œil un peu étonné sous les cheveux d'un blond cendré, dont la couleur élégamment panachée pouvait laisser croire à de longues séances dans un salon de coiffure alors que c'était leur naturel. Ta voix un peu éraillée, tour à tour sensuelle et métallique, parlait comme les pages sonorisées d'un magazine féminin. Ce qu'on connaît le mieux, on ne le met jamais en avant. Nos domaines respectifs ne se touchaient pas. Au journal, on se croisait. C'était cordial et d'une agréable platitude, ta parole occupait le terrain, un voile tendu serré masquait tes émotions même si tu rougissais parfois. Ce n'était pas du tout comme se trouver face à la grande S. dans l'ascenseur, presque contre elle avec son sourire

carnassier, prêt à vous dévorer tout cru et ces choses-là faisaient partie d'un jeu qu'il fallait jouer – avec option : on pouvait s'en tenir aux sourires sans aller jusqu'à la dévoration. Chez toi on ne lisait pas de mystère à la une. Notre premier vrai tête-à-tête eut lieu deux ans peut-être après la débâcle d'un journal ironiquement installé près de la place des Victoires. On se croisait sur un trottoir du boulevard Montparnasse. Tu habitais près de chez moi, nous avions une amie commune. Deux raisons de m'inviter. Ni un dîner proprement dit, ni une soirée où l'on boit, danse et fume comme nous en avons connu tant mais chacun de son côté. Il y avait de lourds livres d'art sur les tables basses, cédant peu de place aux verres qui laissaient des ronds discrets sur le verre dépoli. Des étagères solides soutenaient d'autres livres en ordre impeccable et des objets choisis. Tout sentait la culture et la civilité. On parlait cinéma, politique ou je ne sais quoi. Tu es venue me demander plusieurs fois si ça allait. Je hochais la tête en mâchant du gâteau au chocolat. Tu étais une hôtesse parfaite, vigilante, en mouvement perpétuel, à peine posée parfois sur le bras d'un fauteuil. Un peu trop maquillée. Tu vivais seule à ce moment-là. Tes amis m'ennuyaient poliment. Je faisais peu d'effort et finis par trouver une alliée dans ma réprobation de ce que je pouvais grâce à elle nommer : vous étiez tous terriblement *adultes* ou agissiez terriblement comme tels. Cette convive un peu fortuite, âgée d'une dizaine d'années et sans aucun souci de paraître – ou de disparaître aussitôt que je l'aurais quittée –, me montrait

des dessins d'animaux, se moquait à mi-voix de l'un ou l'autre des invités, répétait comiquement une expression entendue, la déformait. Elle inventait un monde à part. Peu de mes amis alors étaient parents, le serais-tu un jour ? Je te voyais tourner dans ta confortable et vaste cage encombrée de nos semblables comme un oiseau soucieux, chantant pour oublier. Tes amis changeaient ton décor mais c'était le vin qui chauffait tes joues – tu te surveillais, n'en buvais pas si souvent. Dans la lumière trompeuse j'ai vu tes yeux gris clair avant ma fuite.

## B

Ta fenêtre et le petit balcon donnaient sur un cimetière. Aux beaux jours cette ouverture agrandissait en le faisant respirer l'espace exigü, où chaque chose paraissait miniaturisée, tes gestes et tes déplacements aussi, puis les nôtres au moment de s'asseoir comme on pouvait. Ton rire assez rare et réduit à la plus faible émission me mettait mal à l'aise, on aurait dit le symptôme d'une maladie. Tu étais secrète et disponible, un papillon gris tiré à quatre épingle et qui se serait arraché les ailes au nom d'une folie passagère. Un cadeau de ta part était presque embarrassant de justesse. Tu avais tellement de goût qu'il convenait de ne pas le laisser déborder, tes phrases découpées net voletaient dans la pièce et nous laissaient toujours la chance d'un sous-entendu. L'animal domestique de ta sensibilité avait été sauvage dans une autre vie. Un chat tigré n'oublie jamais ses rayures, même quand il griffe les rues de la ville avec la furtive légèreté d'une souris. Tu avais dû grandir d'un seul coup en sagesse et laisser ton enveloppe délicatement charnelle se blottir au fond d'un jardin, près du puits sans fond où dorment les songes. Tu aimais les maisons. Tu en visitais une, là-bas où les étés sont verts et les forêts profondes,

tu l'arpentais en long, en large et en travers, elle avait une histoire qui valait d'être contée, tu la meublais pièce après pièce de ta solitude un peu béate. Elle était ta chose, ton sujet, ton obsession, et ne t'appartiendrait jamais. Tu nous en montrais des photos visant à expliquer le sens de ta démarche, on ne comprenait pas tout. Tu rencontrais des hommes compliqués, tu t'en attachais un. Tu ne l'avais qu'à moitié. Tu emménageais dans un autre quartier, moins insolite, l'appartement était plus grand, sous les poutres il répliquait pourtant un peu le précédent. Tes pas feutrés frottaient le sol en tomette au moment d'apporter le thé fumé, qu'on buvait dans des tasses minuscules et sans anse qui nous brûlaient les doigts. Tu allais à New York et je ne t'imaginai pas là-bas, sous les formes écrasantes de la ville. Tu rencontrais un vieux et fameux photographe. Tu avais le feeling avec les artistes, ils reconnaissaient ton instinct, au milieu de ta fine figure, dont le teint grisait les mauvais jours, le flair devait se voir, ses traits faisaient l'effet de s'effacer jusqu'à n'être qu'une esquisse, et d'un coup le pétilllement des yeux ravivait tout. Un jour on lisait ton nom en petits caractères sur la couverture d'un livre mince et forcément confidentiel. Ou bien tu obtenais tel poste certes lointain mais convoité. Le tout sans tapage aucun. Les codes avec toi n'étaient pas écrits. Nous étions tes élus comme tu pensais l'être aussi pour nous. C'était ainsi, ça ne changerait pas. Puis ça changeait sans qu'on y prenne garde. Une brise, un mot, un oubli te froissait. Tu frissonnais d'une moustache invisible et tournais le



dos sans qu'on le sache. Visage fermé tu gardais ton calme mais sous ta nouvelle auréole de cheveux précocement gris limaille de fer ça tournait, tourbillonnait. Nous avions migré à notre insu sur une autre liste. Il y avait des non-dits dans l'air et personne cette fois n'avait pensé à ouvrir la fenêtre. Il y aurait bientôt des mails de vœux collectifs, que l'électronique farceuse modifiait en « voux », manière involontaire de vouvoyer des presque intimes, messages impersonnels peu conformes à ta nature attentive, minutieuse, précautionneuse. Le fil était trop frêle dans son miroitement fabuleux, une incisive cachée à l'œil nu l'avait coupé sans doute.

## B

Nous étions en vacances au Maroc. Nous, trois avec la petite si petite qui charmait tout le monde et vous, deux. Logés dans le même riad tenu par un couple de Français, à la lisière de la médina. C'était en février, le carrelage orné du patio était froid sous les pieds métalliques des chaises comme sous les genoux des enfants. Plus tard, des amis suivant nos conseils séjourneraient au même endroit pour revenir avec des témoignages accablants sur la manière dont l'hôtesse traitait son personnel. Était-ce l'effet d'un philtre infusé dans les nombreuses confitures du petit déjeuner ? Nous étions simplement éblouis et rassérénés par la beauté tranquille du lieu, son confort sans luxe, la finesse des repas du soir souvent pris en commun. Nous partagions la table et la conversation. Ta compagne était jolie, claire, intelligente. Or son image avec le temps s'est estompée, son prénom même, allez savoir. Tu avais sur elle un avantage involontaire et dont nous nous amusions : ta ressemblance frappante avec E. – à tel point qu'entre nous il nous arrivait de t'appeler comme lui. Le soir nous nous racontions la journée, d'un couple à l'autre on se donnait des conseils et des tuyaux. Il fallait voir ces ruines, éviter ce restaurant. Vous étiez

arrivés après nous, vous repartiriez de même. Nous fîmes ensemble une excursion. Une citadelle. Des habitations troglodytes. Un Marocain voulait se faire photographier avec l'enfant blond, devenu la coqueluche des environs. La forêt, l'arrivée des singes en horde criillante. La verdure suisse de cette partie bosselée du Maroc – en hiver ils font du ski là-bas. Tu étais à l'aise partout. Pratique et débonnaire. Vif et enjoué. Un parfait compagnon. Mine avenante, boucles brunes et courtes, bavard sans vous envahir. Au bout d'un moment, on aurait cherché tes défauts. Elle et toi, vous n'étiez pas depuis longtemps dans la vie active. Rien ne vous avait encore usés. Tu n'exerçais pas un métier qu'on retient. Quelque chose d'économique ou d'administratif, ou en rapport avec les ressources humaines. Bien des sujets vous paraissaient neufs, dignes d'intérêt ou d'amusement. Elle était sur la réserve. Ça avait l'air de marcher comme ça. Vous auriez un enfant, brun probablement ; peut-être d'autres. On s'était montré nos chambres respectives. On avait comparé les lampes, les tapis, les petites cheminées qui nous servaient le soir – les quinze degrés de la journée baissaient vite. En matière d'échangisme, nous ne connaissions que le rituel papier avec adresse et numéro de téléphone. Vous habitiez Montpellier, qui sait, un jour, de passage... On ne revoit jamais ce genre de personne croisée en vacances et qu'on a trouvée sympathique. L'été de l'année suivante nous avons loué pour deux semaines une maison dans un village du Gard. « Et si on les appelait ? », a dit l'un de nous deux. Montpellier

n'était pas loin, à moins d'une heure de voiture, quarante minutes quand ça roule bien. Vous êtes venus pour le déjeuner, avec une bouteille de rosé. Les dalles rouges de la terrasse où filaient des lézards brûlaient un peu les pieds. Une amie que nous hébergions devait prendre le train, les deux voitures ont fait le trajet jusqu'à la gare de Montpellier. On avait le temps de prendre un café avec elle, qui nous posait des questions comme aux quatre invités d'un jeu télévisé. Puis nous sommes allés à la plage, au-delà de la Grande-Motte. Une étendue sans limites, avec par endroits des touffes d'herbe haute couchées par le vent. Sur le sable, en maillot de bain, on avait moins de choses à se dire. La mer était là, bruissant de ses vagues hautes comme un homme, attendant qu'on s'y plonge et nous recrachant. Tu avais perdu l'attrait de la nouveauté. La lumière mate enlevait à ton visage le soupçon d'éclat donné par l'hiver marocain. Rien d'autre n'avait changé. On s'est dit que si un jour, vous montiez à Paris...

## B

Ton adresse était un poème. Du XVII<sup>e</sup> siècle. Dans le 14<sup>e</sup> arrondissement. Ton jardin n'avait rien d'extraordinaire : quelques mètres carrés séparant le seuil du bout de l'impasse. On est monté à l'étage et tu m'as montré les pièces à peindre. Il y en avait deux principales. On ne ferait pas la salle de bains. Ou si, peut-être, si on avait le temps. Moi j'en avais à revendre. C'était le printemps, par les fenêtres ouvertes on entendait gazouiller la faune locale. Oui les arbres étaient de l'autre côté, au nord. Tu étais décidée à participer aux travaux, en T-shirt mou et trop grand, bâchant ta minceur, pantalon de toile légère taché comme par anticipation, pieds nus noircis par le parquet où gisaient des objets en désordre. Il faudrait les pousser dans cette pièce annexe qui pouvait faire débarras, ai-je suggéré pour entrer sans délai dans la peau du maître d'œuvre. Tu acquiesçais de manière juvénile, en exagérant le mouvement de tête. L'excitation nerveuse qui animait le moindre de tes gestes était probablement printanière elle aussi. Je m'enquis de la présence d'un escabeau. Sinon je pouvais bien sûr en apporter un. Tu revins de la cuisine en faisant traîner les pieds du coupable, depuis longtemps privés de leur embout

en caoutchouc. Quelqu'un d'autre apparut. Visage insolite, en largeur, placide, corps charpenté. Ton amie roumaine. Elle allait peindre aussi. D'ailleurs elle était peintre. Artiste, as-tu précisé, une canine dépassait de ton sourire. Tu proposais de faire un café pour sceller le contrat. J'étais d'accord pour commencer demain. Le plus tôt était le mieux. Les journées passaient vite. On faisait la pause dans une cantine étroite qui servait des tartes et des salades. Ta copine roumaine portait un foulard sur la tête, une touffe de cheveux frisés en dépassait. Elle partie, tu me demandais ce que je voulais qu'on mette comme musique. Tu t'approchais comme si on allait improviser une danse des pinceaux. Tu reculais, ta silhouette évasive mimait un point d'interrogation. Tu n'as pas su comment me remercier. Tu m'as fait venir dans un grand café vers Denfert, il y avait là ton frère curieux de connaître « le peintre », il était venu en famille. Sa fille de dix-neuf ans voulait devenir journaliste, elle avait ta vivacité. Il restait des traces de défi dans ton regard. Un peu plus tard tu m'as invité à une soirée chez ce même frère : un vaste appartement au bas d'un immeuble moderne, donnant de plain-pied sur un jardin où pouvait se tenir un buffet. J'allais d'un groupe à l'autre, un verre à la main, c'était la fin du printemps, l'air commençait à troquer sa douceur pour une consistance plus épaisse, les vins étaient bons, les plats ne venaient pas du traiteur. Si on me posait des questions, je répondais que j'étais le peintre et c'était un confort – absurde mais réel. On me demandait si j'avais des projets, ce que j'allais peindre ensuite et je n'en avais